

Éblouissement nordique

FICTION

Jean Désy, écrivain

Note

Peut-être n'y a-t-il que la poésie pour exprimer avec force et humilité ce qu'est l'éblouissement nordique, ce que représente et ce que transmet le Nord, le Grand Nord, l'Extrême Nord, le nord du Nord ? Les poèmes inédits présentés au colloque de Stockholm en 2006, composés au cours des quatre années précédentes, doivent paraître dans un recueil en trois langues (français, anglais et inuktitut) intitulé *Mourir en liesse dans la toundra* aux éditions Les Hautes-Terres.

Éblouissement

La toundra me fut éblouissement
Ce jour-là c'était au Nunavik
En plein janvier quatre-vingt-dix
Il était huit heures du soir
Tous mes sens volèrent en éclats
J'avais la gorge nouée
Mon cri voulait exploser dans mon ventre
J'avais goûté à mes premières lueurs d'aurore
J'étais capté captivé ébahi ébaubi
Comme extirpé de moi-même
Par tous les pores de ma peau gelée
En quelque sorte j'étais devenu glacial
Libre de flotter pour l'éternité

La toundra me fut éblouissement
Enivrance exubérance
Quand je vis le soleil pâle
Dessiner le matin ses pastels sur la banquise
Mon âme me sortit par les tempes
Et depuis lors je vole
Dans la délicatesse des après-midi de décembre
Sur la ligne claire de minuit des solstices d'été

Mourir en liesse dans la toundra

Je mourrai dans la toundra
En marchant petit pas par petit pas

Un pied dans la mousse
Un autre dans la boue

Je mourrai les oreilles prises dans les serres d'une buse
L'œil allumé par les oisillons de son nid
Mais avant de mourir j'aurai vu Zoé
Zoé la baigneuse Zoé l'heureuse
Chanté avec elle cent mille chansons
Hurlé avec elle que j'aimais le pays froid
Fondu avec elle aux pierres de l'été
L'eau tout autour de nous bouillonnante
Truites vives rouges éclatantes
Marsouineuses aiguillonnées par la manne
Des mouches noires et des maringouins
Venus d'un Nord qui cessera bientôt d'exister

Je mourrai assassiné par ma joie
Mon rôle tout chaud coincé dans la gorge
Le thorax empli d'une eau de cascade
En trombes de Korluktuk et de Kongut
Torrents de salmonidés dans ma besace
La pêche ! La pêche !
Pour inonder le soir d'amitiés amoureuses

Mais le Nord peut mordre et tuer
Dans le brouillard les étoiles se raréfient
Reste la lumière provenant du ventre
Se répandant sur la terre qui supplie

Je mourrai lichénifié
Entre deux pierres tachées de moisissures
Les genoux cassés par le froid
Les mains crucifiées de gélivures
Mais la tête armée du sourire
De l'esprit libre ayant vu Zoé
Zoé la baigneuse Zoé l'heureuse

Je mourrai le crâne mêlé aux ossements
D'un charnier de caribous qui paissaient mille ans plus tôt
Regardant sans sourciller
Le sentier de mes pas des millions de pas
Qui m'auront conduit droit dans la toundra

Dans une tente dans la toundra

Onze amis réunis
Dans une tente dans la toundra
Le soir et les enfants tendres
Collés aux genoux des mangeurs de viande
De la neige sur la tente
Et tant d'autres neiges mêlées aux lichens
Des aurores de ciel boréal
Molles et vanillées roulées aux noirceurs
Comme si toutes les neiges
Voulaient danser sur une fresque
Dans une tente dans la toundra
Le soir et onze amis réunis
Autour d'assiettes cliquetantes
L'odeur violette des réchauds
Et du mouillé des chandails de laine
Quand les uns osent parler d'harmonie
Alors que partout ailleurs dans le monde
Il y a tant d'attente et d'impatience
Onze dans la nuit ensorcelée
Par les tornades d'ionosphère
Et les rires d'un enfant chatouillé
Les chants d'un homme enivré
Par les fous rires incontrôlés
Tandis qu'une femme silencieuse
Berce dans son dos l'univers
Et le sourire d'un nouveau-né qui dort
Et qu'au-dehors passent les yeux
De renards et de rats musqués
Onze amis dans une tente
Dans la toundra et les rires
Et les appels d'un homme enivré
Criant mon amour mon amour
À l'enfant d'amour qui sourit

Vivre

Vivre ne suffit pas
Il faut la glace acérée
Des pics plantés dans les avant-bras
Les doigts noircis les ongles tombés
Dans la main des gelures pelées

Profondes jusqu'à la ligne du destin
Il faut les pieds enfouis dans les jambes
Les jambes étranglées par le froid

Vivre ne suffit pas
Il faut la folie de la course effrénée
La randonnée qui jamais ne s'achève
Le ventre blanc sans pulsation
Le cœur en contact avec le front
Malgré le brouillard des yeux gelés
Abandonnés sur un tertre d'ocre
Au milieu de nulle part

Vivre ne suffit pas
Il faut sans cesse l'au-delà
Au-dessus des collines là-bas
Un autre lac un autre versant
Un autre sommet une autre joie
Non ! vivre ne suffit pas
Il faut les épaules les deux arrachées
La poitrine lacérée
Une plaie ouverte comme la mer qui ne saigne pas
L'effroi sombre enterré dans la crevasse
Là où palpite l'âme dans la toundra

Vivre ne suffit pas

Vivre ne suffit pas
Il faut le poème
Ce silence de la pierre duveteuse
Sucre dans le monde du Nord
Pépiement d'oiseau nu sur la croûte nivale qui fond
Percée d'infini sur une mer de granit
Scintillement comme une prière à la frontière de l'arbustif
Danse tribale et pérenne
Félicité ultime

Non vivre ne suffit pas
Il faut l'oiseau dont le coeur bat comme un plain-chant
Du fond du ventre jusqu'à l'esprit vagabond
Fiévreuse destinée de l'âme
Sans désir autre que le vol
Le plus haut vol

Jean Désy

La voltige sans ailes sans chute ni Soleil
Vol plané au beau mitan du néant
Néant qui pourrait ne pas avoir de nom
Néant pourtant si nécessaire à tout flamboiement